Discours

prononcés sur la tombe de M. Duméril,
Le jeudi 16 Août, 1860,
au Cimetière du Père-La Chaise, par MM.

Is. Geoffroy Saint-Hilaire
Cruveilhier.
Piorry
Laboulbène.

Suivis d'une Notice sur la vie et les œuvres de Duméril,
par M. Charles Dunoyer (De l'Institut).

Résumé au P. Lachaise, le Jeudi 16 août 1860.

INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE.

DISCOURS

DE M. Is. GEOFFROY SAINT-HILAIRE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES,

DIRECTEUR DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE,

AU NOM DU MUSÉUM.

Messieurs,

La zoologie française, et le Muséum, dont l'histoire se confond si souvent et si glorieusement avec celle des sciences naturelles, ont deux époques mémorables entre toutes. C'est la gloire de Buffon d'avoir fait presque seul la grandeur de la première; celle de la seconde fut l'œuvre de cette génération puissante dont un dernier représentant vivait parmi nous, renouant la chaîne de temps qui désormais n'appartiendront plus qu'à l'histoire. Lequel de nous, amis, confrères, disciples de M. Duméril, n'éprouvait pas un sentiment de profonde vénération en présence de ce maître qui avait déjà des élèves il y a soixante-six ans! Et comment ne pas être émus,

lorsqu'il nous était donné de serrer respectueusement cette main qui, en 1796, serrait fraternellement celle de Cuvier! Les historiens de l'antiquité nous parlent avec admiration de ces vieillards qui, désarmés par l'âge, se faisaient porter sur le champ de bataille pour encourager les combattants par le souvenir de leurs victoires : M. Duméril eût été, dans les luttes de la science, comparable à ces vieillards de Sparte et de Rome, si, plus heureux, il ne lui eût été donné de combattre lui-même et de vaincre jusqu'à la fin.

Les premiers travaux de Duméril remontent au XVIIIe siècle : les derniers ont vu le jour cette année même. Après les dix volumes de l'*Erpétologie générale,* un autre n'eût plus songé qu'à se reposer : c'est alors même que M. Duméril commença à écrire, d'une main déjà octogénaire, son *Ichthyologie analytique,* suivie elle-même des deux volumes de l'*Entomologie analytique.* Quand l'illustre doyen d'âge de l'Académie lui présenta ce dernier fruit de ses veilles, il était dans sa quatre-vingt-septième année, et deux fois encore depuis, en avril et à la fin de mai dernier, il a pris la parole pour défendre, d'une voix assurée, des opinions autrefois émises. Heureux ceux à qui il est accordé, par un rare privilége de la nature, mais aussi par le pouvoir d'une ferme, d'une énergique volonté, de ne cesser de servir la science qu'en cessant de vivre! Heureux ceux chez lesquels le feu sacré de la science brûle jusque sous les glaces de l'âge, et dont on peut dire, avec l'empereur romain : « Ils sont morts debout! »

Dans une si longue carrière, bien que partagée entre l'enseignement et l'exercice de la médecine, et l'enseignement et la culture des sciences naturelles, que de services rendus à celles-ci!

Dans l'histoire de l'anatomie et de la physiologie comparée, le nom de Duméril restera inséparable de celui de Cuvier, avec lequel, de 1796 à 1800, il disséquait, observait et découvrait. Les deux premiers volumes des *Leçons d'anatomie comparée* sont le fruit de ces travaux communs; le collaborateur y fut digne de l'auteur, l'élève du maître.

En anatomie philosophique, Duméril émettait, dès 1802 dans son enseignement, dès 1808 dans ses ouvrages, l'idée hardie de la composition vertébrale de la tête qu'un grand poëte, Goethe, avait jusqu'alors seul entrevue, et que l'École allemande allait bientôt reprendre, mais en l'exagérant et la faussant.

A la même époque, en anthropologie, le cadre étroit des trois ou des cinq races dans lesquelles on a si longtemps prétendu enfermer toutes les variations du type humain était, pour la première fois, élargi par M. Duméril.

En zoologie, par ses ingénieux procédés analytiques et synoptiques, il exprimait les caractères avec plus de précision, les rendait plus comparables, délimitait plus exactement les groupes, et réformait, sur plusieurs points, les classifications. En même temps, comme Buffon et Pallas, comme Réaumur et De Geer, comme tant de leurs contemporains, il s'attachait à l'étude des mœurs des animaux, si négligée de nos jours, et pourtant si attrayante, et aussi zoologiquement et même philosophiquement si indispensable : sur ce point, l'auteur de la *Zoologie analytique* était resté naturaliste du XVIIIe siècle, et le progrès consisterait ici à le redevenir avec lui. L'immense intérêt que les insectes présentent, à ce point de vue, est, sans nul doute, une des causes qui ont valu à leur étude la constante prédilection de M. Duméril ;

c'est par cette grande classe qu'il a presque commencé, c'est par elle qu'il a fini, et entre ses premiers Mémoires entomologiques et l'*Entomologie analytique* se place un autre ouvrage étendu et important : les *Considérations générales sur les insectes*. Parmi les autres livres zoologiques de M. Duméril, les principaux ont pour objet la classe des poissons, dont il a embrassé l'ensemble dans son *Ichthyologie analytique*, et celle des reptiles, dont il a exposé l'histoire naturelle, générale et particulière, avec tous les développements qu'elle comporte, dans cette grande *Erpétologie,* pour laquelle il eut le bonheur de trouver deux collaborateurs aussi savants que dévoués, notre regretté Bibron, et un autre élève plus cher encore, notre collègue M. Auguste Duméril.

Ces deux derniers ouvrages résument, en les mettant au courant de la science, plus d'un demi-siècle d'enseignement au Muséum d'histoire naturelle. Suppléant de Lacépède en 1802, professeur titulaire d'erpétologie et d'ichthyologie en 1825, professeur honoraire en 1857 ; tels sont les titres successifs auxquels M. Duméril a appartenu près de soixante ans à notre établissement. Là, comme à l'Académie, et comme dans la science, il déploya, jusque dans l'extrême vieillesse, si toutefois ce mot peut s'appliquer au grand âge de M. Duméril, une activité qui ne le cédait à celle d'aucun d'entre nous. Jamais enseignement ne fut fait avec plus d'exactitude, avec plus de zèle, plus d'ardeur même, et d'un accent plus animé, que celui de ce professeur octogénaire.

Et ce qu'il était comme professeur, il le fut aussi comme administrateur. L'état des collections, placées de 1802 à 1857 sous sa direction, en est la preuve incontestée.

Très-heureusement secondé, autrefois, par notre savant confrère M. Valenciennes, et depuis par M. Bibron, il ajoutait sans cesse à leur intérêt scientifique, en même temps qu'à leur richesse matérielle; et, je puis le dire sans craindre de rencontrer, quelque part que ce soit, un contradicteur : aucune collection erpétologique n'égale celle que M. Duméril remettait, il y a quelques années, dans les mains filiales d'un successeur digne de lui.

Un autre monument durable de l'administration de M. Duméril est la création de la ménagerie des reptiles, qui permet enfin l'observation, à l'état vivant, d'une des classes les plus difficiles à étudier dans les musées, et une de celles qui offrent le plus d'intérêt, non-seulement pour la zoologie, mais pour la physiologie comparée. Cette création est l'œuvre propre de M. Duméril. La pensée en était nouvelle, quand il l'a émise; et, en peu d'années, malgré l'insuffisance du local dont il avait fallu provisoirement se contenter, la collection des reptiles vivants était digne de prendre place à côté de la grande ménagerie, instituée un demi-siècle auparavant par mon père, et qui depuis a été imitée par toute l'Europe. La ménagerie erpétologique ne manquera pas de l'être à son tour.

C'est en 1857 que M. Duméril descendit de sa chaire et rentra dans son cabinet, non pour s'y reposer, mais pour y travailler plus que jamais. Il avait résolu de consacrer les années qui lui restaient, à revoir, à résumer, en les complétant, les résultats scientifiques de sa vie tout entière. Après les poissons, dont il venait de s'occuper, il se remit à l'étude des insectes. Quand, après trois ans, il eut coordonné, dans le dernier de ses ouvrages, ses innombrables travaux sur

sa science de prédilection, il éprouva une douce satisfaction, celle d'avoir assez vécu pour tenir à la science la promesse qu'il s'était faite pour elle; mais, en même temps, il comprit que quelque chose allait lui manquer. Il craignit d'avoir à se reposer.

Sans doute il eût repris la plume. Malgré ses quatre-vingt-six ans, il était permis d'espérer qu'il ferait pour ses travaux anatomiques et physiologiques ce qu'il venait de faire pour ses travaux zoologiques. Mais, à ce moment même, lui que la vieillesse avait à peine touché, il la sentit venir tout à coup; le temps sembla reprendre ses droits sur lui; une légère maladie, sans l'abattre, suffit à l'affaiblir. A la rapidité de ce déclin subit, il comprit que sa fin était proche; et, quand il l'eut compris, il le dit, comme il eût dit une autre vérité; parlant en médecin sur lui-même, acceptant avec résignation, avec sérénité, l'inévitable événement, en consolant à l'avance ses fils et toute cette famille aimée, et si digne de l'être, qui se pressait autour du patriarche vénéré de la science.

C'est ainsi que s'éteignit M. Duméril. Il fut heureux jusqu'au dernier jour, c'est lui qui l'a dit, et plein de confiance dans ce qui allait suivre.

Une telle fin devait couronner une telle vie. Au terme de sa carrière, M. Duméril pouvait remonter le cours d'une existence presque séculaire, sans trouver un seul jour à en retrancher. M. Duméril a été de ceux dont on peut dire : En lui l'homme valait le savant. Dévoué à l'amitié, affectueux envers ses collègues, paternel envers ses élèves, bienveillant pour tous, il se plaisait à louer, même ses émules, et à encourager encore quand il n'avait pas à louer. On

le citait comme un type de droiture et de loyauté; on aimait en lui cette bonté vraie, toujours prête à passer de la parole à l'acte. Beaucoup ont eu à se louer de lui, personne n'a jamais eu à s'en plaindre.

Tel était M. Duméril; et c'est pourquoi le connaître, c'était le vénérer, et c'était aussi l'aimer.

PARIS. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie ,rue Jacob, 56.

DISCOURS

PRONONCÉ AU NOM DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS,

le 16 août 1860,

SUR LA TOMBE

DE M. DUMÉRIL,

L'UN DES PROFESSEURS DE CETTE FACULTÉ,

PAR

M. LE PROFESSEUR CRUVEILHIER.

MESSIEURS,

Je viens, au nom de la Faculté de Médecine, dire un dernier adieu au plus ancien et au plus vénéré de ses membres, au dernier survivant de cette pléiade de savants illustres qui ont inauguré le commencement de ce siècle par de si importants travaux, à l'ami de Cuvier, de Bosc, de Jussieu, de Geoffroy, de Brongniart, etc.

DUMÉRIL (André-Marie-Constant) naquit à Amiens le 1er janvier 1774. Dès l'âge de 15 ans, une vocation irrésistible le dirigea vers les sciences.

Envoyé à Paris, comme élève de l'*École de santé,* qui venait d'être fondée et qui prit bientôt le nom de Faculté de Médecine, il fut nommé au concours chef des travaux anatomiques (et il avait pour concurrent Dupuytren !). A dater de ce moment, il se livra, avec une ardeur toujours croissante, et à l'étude des sciences médicales et à celle de la zoologie. Dès 1796, il se lia d'amitié avec l'illustre Cuvier, et publia en 1800 les deux premiers volumes des *Leçons d'anatomie comparée.*

Nommé, en 1801, professeur d'anatomie à la Faculté de Médecine de Paris, il fut appelé, en 1802, à suppléer au Jardin des plantes M. de Lacépède, auquel il succéda, en 1825, en qualité de professeur titulaire.

En 1803, par ordre du premier Consul, sous le ministère de Chaptal, Duméril fut invité à rédiger un ouvrage sur les *éléments des sciences naturelles,* ouvrage qui arriva rapidement à la 5e édition, et qui a longtemps été le seul ouvrage classique en zoologie.

En 1805, Duméril accepte la périlleuse mission d'aller en Espagne, avec Desgenettes, pour étudier la fièvre jaune.

En 1806, il publia, sous le titre de *Zoologie analytique,* la première classification philosophique qui ait été faite de l'histoire naturelle, petit ouvrage qui a eu un grand retentissement et qu'il considérait comme le *bilan de la science* pour l'époque à laquelle il a été écrit. C'est cet ouvrage qui a servi de point de départ à la plupart des classifications zoologiques modernes.

En même temps que Duméril poursuivait avec tant de succès les travaux scientifiques qui marquèrent sa place à l'Institut, où il fut nommé en 1816, notre collègue, devenu médecin des hôpitaux, se trouva presque malgré lui entraîné dans la pratique de la médecine; et l'historien de sa belle vie ne devra pas oublier qu'après vingt ans de pratique, Duméril crut devoir faire le sacrifice d'une magnifique clientèle pour consacrer sa vie tout entière à la science. Je dois dire que notre collègue est resté fidèle à sa généreuse pensée, et c'est à cette vie consacrée tout entière à la science que nous de-

vons ses éminents travaux sur les reptiles et sur les poissons, et un dernier ouvrage sur les insectes, ouvrage en deux gros volumes in-4° avec planches, qui vient de paraître cette année (1860), il y a à peine quelques mois, et qui est le résumé de plus de soixante années de recherches assidues.

Tels sont les immenses services que Duméril a rendus à la science zoologique, et la part qu'il a prise au grand mouvement scientifique qui s'est opéré dans les sciences naturelles dans la première moitié de ce siècle, qui sera appelé le *siècle des sciences*, au même titre que le siècle de Louis XIV est appelé le siècle des lettres.

Messieurs, je n'ai parlé que du savant ; que n'aurais-je pas à dire de l'homme moral, du caractère, cette empreinte innée de l'âme, qui peut se modifier, mais qui ne s'efface jamais.

Quelle noble indépendance ! quelle invincible fermeté, quand il s'agissait du bon droit à soutenir, d'une injustice à réparer ! Quelle fidélité à sa parole ! quelle loyauté à reconnaître ses torts, si par hasard il en avait eu d'involontaires. Droiture, franchise, loyauté : voilà le type moral de Duméril, et ce type, il l'a conservé dans sa pureté native jusqu'à sa dernière heure.

Et je dois ajouter : quel désintéressement comme médecin, pendant les vingt années qu'il a pratiqué la médecine ! Dans ses idées, la médecine était un ministère bien plus qu'une profession. Duméril avait fermé sa porte aux riches en se séparant de la pratique ; mais il l'avait laissée ouverte aux pauvres, et il eût dit volontiers, comme notre grand Boerhaave : « Mes meilleurs malades sont les pauvres, parce que Dieu est chargé de me payer pour eux. »

Tel est, Messieurs, le savant, l'homme de bien, l'homme de cœur, que nous avons perdu ; et je sais que je suis l'interprète du sentiment de tous nos collègues, en disant que son absence laissera dans nos rangs un grand vide, car tous nous avons été ses élèves, et tous nous étions ses amis. Les vieillards, c'est la tradition vivante du passé, c'est la couronne des académies !

Non, Messieurs, Duméril n'est pas mort tout entier : il laisse dans un de ses fils un digne successeur, qui l'a déjà remplacé comme professeur au Muséum d'histoire naturelle, et qui, dans un concours soutenu devant la Faculté de Médecine, où il a été nommé professeur agrégé, a montré qu'il marchait dignement sur les traces de son père.

Adieu donc, cher et excellent collègue ; ta mémoire restera gravée dans nos cœurs en caractères aussi ineffaçables que le nom de Duméril dans les annales de la science zoologique.

Adieu donc, pour la dernière fois, ou plutôt qu'il me soit permis de dire avec le doux langage de la foi : Au revoir, au revoir !.....

DISCOURS

PRONONCÉ AU NOM DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,

PAR M. LE PROFESSEUR PIORRY.

MESSIEURS,

L'homme de bien par excellence, le naturaliste laborieux et intelligent, le médecin modeste et consciencieux, le professeur zélé, le protecteur et l'ami de la jeunesse studieuse, le Nestor de la science, M. le professeur Duméril, vient de s'éteindre dans les bras de son digne fils et de sa famille en pleurs!

L'Académie impériale de Médecine, qui, dès sa fondation, a compté M. Duméril au nombre de ses membres, est profondément affligée de ce déplorable événement. La douleur n'a pas permis à notre honorable président, M. le professeur Cloquet, de dire combien est grande l'émotion que lui cause la mort de son bienfaiteur. Notre éloquent secrétaire perpétuel est absent de Paris; il a bien voulu me confier la triste mission d'exprimer sur cette tombe les sentiments d'estime, que dis-je? de vénération, que lui inspirait notre bien-aimé collègue. Je ne pouvais décliner un semblable honneur; si mes regrets me rendaient difficile l'expression de ma pensée, mes souvenirs, ma reconnaissance, m'imposaient le devoir de parler. Certes, d'autres que moi auraient mieux dit ce que ressent chacun de nous; mais il n'est personne dont l'affection pour notre maître à tous ait été plus vive et plus dévouée. Cette affection suppléera peut-être à ce que ces paroles d'adieux pourraient avoir d'insuffisance.

Naguère encore, en voyant notre cher et bien regretté collègue, on n'aurait pu supposer que quatre-vingt-six années avaient tracé des rides sur ce front élevé que décoraient de vénérables cheveux blancs. Le temps, l'étude même, n'avaient point courbé cette haute taille, qui n'avait jamais fléchi devant la faveur ou le pouvoir. La bonne constitution de ce vieillard viril l'avait maintenu robuste de corps, énergique de pensée, et bienveillant de cœur. Il semblait que M. Duméril dût donner une preuve de plus à l'appui de cette consolante pensée de M. Flourens, que l'homme est appelé à vivre de bien longues années. Vaines espérances, tristes déceptions! La maladie, et non l'usure sénile, a altéré les rouages de cet organisme puissant. Nous avons vu, à l'Académie, à la Faculté, M. le professeur Duméril décliner lentement. Il oubliait sa faiblesse pour assister à nos séances, pour accomplir ses devoirs. Longtemps nous nous souviendrons de ce jour où notre maître vénéré se rendit à la Faculté, pour lui faire part des honneurs qu'il venait de recevoir, et dont les insignes devaient bientôt orner son char mortuaire. La science était honorée en lui, et c'était là ce qui le touchait le plus! Alors sa voix haletante, sa marche difficile, son hésitation, n'annonçaient que trop l'avenir, et faisaient voir, derrière le ruban

coloré de la récompense donnée au travail utile, le voile noir qui devait prochainement recouvrir un tombeau.

Lorsque la France était menacée par l'étranger, lorsque le vieil édifice social s'écroulait sous l'influence des idées nouvelles, lorsque les corps savants venaient d'être entraînés dans la chute de la vieille société, des institutions nouvelles furent créées. Les Lavoisier, de douloureuse mémoire, les Monge, les Fourcroy, contribuèrent à édifier les fondements de l'enseignement. La rénovation dans les études marchait parallèlement à la rénovation de la société. Alors furent formées les écoles de santé.

Le jeune Duméril, qui venait de servir la France comme chirurgien d'armée, servit plus encore la science comme anatomiste et physiologiste. Il sentit tout d'abord l'utilité de ces classifications scientifiques, méconnue par Buffon, et que Linné avait si hautement démontrée. Duméril pensa que l'étude de l'anatomie serait rendue plus facile par des méthodes anamnestiques, ce qui le conduisit à fonder une nomenclature que Chaussier simplifia, et qui fut peut-être pour quelque chose dans les dénominations anatomiques et philosophiques proposées par Geoffroy-Saint-Hilaire. Émule de Buffon et de Lacépède, il n'a jamais cessé d'éclairer l'histoire des insectes et des reptiles, en même temps qu'il rédigeait une partie du monument élevé par Cuvier à l'anatomie comparée. Ces immenses travaux, des concours nombreux en anatomie et en physiologie, ne l'empêchèrent pas de se livrer à la théorie, à la pratique, et à l'enseignement de la médecine. Bientôt médecin d'hôpital; nommé professeur, même avant d'être docteur, il aimait et soignait ses malades avec autant de dévouement qu'il mettait de zèle à faire successivement des cours d'anatomie, de physiologie, de pathologie médicale, à la Faculté. Il suspendit ces derniers seulement alors que les forces et le temps lui firent défaut. Il ne manquait pas aux examens de la Faculté, dont il rédigea longtemps le *bulletin*.

Bienveillant pour les élèves, juge impartial dans les concours, sa haute probité le faisait résister aux obsessions illicites. Il avait même la force de sacrifier ses meilleurs amis, alors que la conscience lui disait de nommer des candidats que les épreuves avaient favorisés davantage; il avait le courage de son opinion, et la décision de l'homme honnête, du *vir probus*. Il était l'ami, le soutien de tous ceux dont le travail et le courage étaient l'espoir de l'avenir! Élu des premiers dans l'aréopage des sciences, il y fut aimé, honoré et respecté. Il y travailla toujours avec dévouement et indépendance; ses nombreux rapports y furent des chefs-d'œuvre de concision et de clarté.

M. Duméril a été le maître chéri de plusieurs générations de médecins français et étrangers. Il a vu naître, briller, périr un grand nombre de ses confrères; il semblait que la mort l'eût oublié. Nous le voyions avec bonheur, après trente ans, tel qu'il était lors de nos études et de nos concours, toujours le même, toujours disposé à être utile, affectueux, n'obéissant point aux opinions préconçues, ne craignant pas de revenir sur ses premiers jugements, alors qu'ils devaient être rectifiés. Sa politesse bienveillante aurait pu servir de modèle à tous. Telles étaient quelques-unes des qualités qui le faisaient aimer, et qui ne font prononcer son nom qu'avec attendrissement et respect.

Cher maître, vous venez d'obéir à la grande loi de la nature; vous avez cessé d'être au milieu de nous, mais vous serez toujours présent dans nos pensées et dans nos cœurs. Vous laissez après vous ce noble exemple d'une vie consacrée à faire le bien, et au travail assidu. Vous avez fait voir que l'âge n'use pas l'intelligence : à 24 ans, anatomiste habile ; à 86, vous publiez encore deux magnifiques volumes sur l'histoire des insectes. Le corps de l'homme finissait par se détruire : votre pensée conservait, comme celle de Fontenelle et de Voltaire, toute sa pureté et tout son éclat; elle s'enrichissait encore de vérités nouvelles. Vous avez vu se dérouler devant vous le progrès humanitaire et scientifique ; vous y avez pris part, votre place est marquée dans les annales de la science et de l'esprit humain ; la postérité verra en vous un de ces hommes honnêtes et utiles, qui doivent servir de modèle aux générations futures.

Adieu, cher maître. Votre organisation si belle a cédé au temps ; mais votre intelligence n'est pas détruite comme l'est votre corps, elle vit dans cette nature que vous avez si bien étudiée ; le souvenir de vos rares qualités subsiste dans le cœur de ce fils qui vous ressemble si bien, de votre famille bien-aimée, de tous ceux enfin qui ont eu le bonheur de vous connaître.

Permettez-moi, Messieurs, de terminer cette allocution sur une tombe par cette pensée consolante :

Quoi! l'univers, dans sa magnificence,
Ne serait qu'un tombeau sanglant,
Et la route de l'existence
Aurait pour terme le néant.
La mort est un affreux mensonge,
La vie est la réalité ;
L'agonie est un triste songe
Dont le réveil est l'immortalité!

PAROLES

PRONONCÉES PAR M. LE Dr LABOULBÈNE.

Messieurs,

Après les éloquents témoignages de regret que vous venez d'entendre, permettez-moi d'apporter à celui que nous pleurons tous l'expression de l'affliction la plus vive, au nom de la Société entomologique de France, dont il était le président honoraire et vénéré.

Pendant le cours de sa longue existence si noblement et si bien

remplie par le professorat et par les publications les plus importantes sur les sciences naturelles, M. Constant Duméril eut toujours pour l'entomologie une grande prédilection; il étudia avec une admirable sagacité l'organisation et les mœurs des insectes, il les distribua en familles naturelles, comme Latreille, et, le premier, il leur donna des noms particuliers. Le *Tableau synoptique de la classification des insectes en familles naturelles*, qui a été imprimé en 1800, commença la carrière scientifique de M. Duméril; l'*Entomologie analytique* ou l'*Histoire naturelle générale des insectes*, publiée il y a quelques mois à peine, vient de la terminer. Dans l'intervalle qui sépare ces deux ouvrages, c'est-à-dire pendant plus d'un demi-siècle, M. Duméril s'est associé à tout le mouvement scientifique de notre époque et parfois il l'a dirigé; il a fondé la plus belle collection de reptiles vivants et le plus beau musée erpétologique qui soient au monde. Médecin, il a payé sa dette de dévouement aux malheureux et il a instruit une longue suite de générations médicales.

Pour nous, Messieurs, que les liens d'une affection respectueuse et presque filiale attachaient à M. Duméril, ce n'étaient pas l'éclat de sa juste renommée, ni son titre de doyen de l'Institut de France, qui nous le faisaient surtout chérir et vénérer. Au milieu de nous, il avait déposé la toge professorale; il n'avait voulu d'autre autorité que sa belle couronne de cheveux blancs.

Et en effet, Messieurs, le professeur du Muséum et de la Faculté de Médecine, le membre de l'Institut et de toutes les académies de l'Europe savante, n'a manqué aux réunions d'une société qu'il aimait que lorsque ses forces ont trahi sa volonté. Entouré de nos respects, l'ami de cœur de Cuvier, de Latreille et de Léon Dufour, a pris une part active à tous les travaux de la Société entomologique de France; il y apportait, il y a peu de jours encore, cette ardeur et cet amour constant de la science qui ne l'ont jamais abandonné; il nous témoignait une bienveillance que notre reconnaissance a pu seule égaler.

Son souvenir vivra dans nos cœurs! Il nous a légué le plus bel exemple d'une existence tout entière consacrée à la science, car il l'a aimée, il lui est resté fidèle jusqu'au dernier jour.

Au nom de la Société d'entomologie de France, je viens apporter sur votre tombe, vénéré maître et vénéré président honoraire, l'hommage de notre profonde douleur et notre suprême adieu!

RIGNOUX, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
rue Monsieur-le-Prince, 31.

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES ŒUVRES DE M. DUMÉRIL

PAR

M. Ch. DUNOYER

MEMBRE DE L'INSTITUT

(1850).

Le jeudi 16 août dernier, une foule immense, dans laquelle figuraient les notabilités de nos principaux corps savans, de l'Académie des Sciences entre autres, des autres Académies de l'Institut, du Muséum d'Histoire naturelle, de la Faculté et de l'Académie de Médecine, de la Société d'Entomologie, d'autres encore, si je ne me trompe, et, en somme, la plupart de nos célébrités scientifiques contemporaines et l'élite des élèves de nos grandes Ecoles, une foule immense, ai-je dit, se pressait, au cimetière du Père-Lachaise, autour de la fosse où allaient être ensevelis les restes privés de vie d'un savant illustre, André-Marie-Constant Duméril, né à Amiens le 1er janvier 1774, et qui venait de mourir à Paris, quatre-vingt-sept ans plus tard, à la suite de l'existence la plus activement, la plus utilement, la plus honorablement remplie.

L'intérêt et l'émotion paraissaient extrêmes au milieu de cette nombreuse assistance, et bientôt le funèbre son des tambours, qui battaient aux champs pendant qu'on descendait la dépouille mortelle du savant dans les profondeurs préparées pour le recevoir, et les touchantes bénédictions que le vénérable curé de Saint-Médard répandait, d'une voix émue, sur ses restes inanimés, donnant un surcroît d'excitation à l'attendrissement qu'inspirait sa mort, achevaient de préparer l'auditoire aux paroles éloquentes dont sa vie allait devenir le sujet.

Six orateurs ont pris successivement la parole, et, faisant un rapide retour sur cette vie presque séculaire, ils se sont efforcés de donner une idée des longs et excellens travaux qui l'avaient remplie. Ils n'avaient pas pour cela peu à faire; car ce qui avait surtout caractérisé les aptitudes scientifiques de M. Duméril, c'étaient la précocité, l'activité constante et l'extrême durée : la précocité, car, dès son plus jeune âge, un irrésistible instinct l'avait entraîné vers l'étude des sciences qu'il a le plus cultivées; l'activité constante, car il s'en était occupé avec une ardeur dont la persistance ne s'est pas un moment démentie; l'extrême durée enfin, car elle était, dans les dernières années de sa longue vie, ce qu'elle avait été dès sa première jeunesse, et on venait de le voir, à quatre-vingt-cinq, quatre-vingt-six et quatre-vingt-sept ans, poursuivre avec une ardeur toute juvénile et compléter, en les résumant, des travaux qui l'avaient passionné dès sa dix-septième année.

En 1789, et non encore âgé de quinze ans, Duméril montrait déjà pour les sciences naturelles, et notamment pour l'étude des insectes et des plantes, une passion telle, qu'il la communiquait involontairement à ses jeunes camarades, qu'il les entraînait, sans le chercher, dans ses excursions botaniques et entomologiques aux environs d'Amiens, et que déjà, il y a soixante-douze ans, il avait des élèves et un auditoire. En 1791, dans sa dix-septième année, il se présentait, dans sa ville natale, à un concours ouvert sur la botanique, et il en sortait victorieux et couronné. En 1794, poussé par le goût des études anatomiques, il allait à Rouen suivre les cours de l'habile chirurgien Laumonnier à l'Ecole secondaire de Médecine, et il y devenait presque immédiatement prévôt d'anatomie. Nommé la même année élève à l'Ecole de Santé établie à Paris, il y obtenait au concours les fonctions de prosecteur dès l'année suivante, et déjà, en 1796, il s'est si bien fait distinguer comme anatomiste et comme naturaliste, qu'on ne voit pas de difficultés à le charger de suppléer Georges Cuvier et Alexandre Brongniart aux Ecoles centrales du Panthéon et des Quatre-Nations, et qu'en effet il les y remplace comme professeur pendant quatre années consécutives. En 1799, il devient au concours, non encore âgé de vingt-cinq ans et ayant Dupuytren pour compétiteur, chef des travaux anatomiques à l'Ecole de Médecine. Déjà, dès ce temps et depuis plusieurs années, il est entré assez avant dans l'intimité de Cuvier pour mériter d'être associé à ses recherches anatomiques; ils dissèquent, ils observent, ils découvrent ensemble, et Duméril, en effet, prend aux découvertes du grand naturaliste une part assez considérable pour que celui-ci se croie obligé de reconnaître tout ce qu'il doit d'observations curieuses à la sagacité de son jeune collaborateur et pour qu'il lui laisse le soin de rédiger, sous sa direction, les deux premiers volumes de ses *Leçons d'Anatomie comparée*, le premier et le plus capital peut-être de ses ouvrages. En 1801, Duméril, à peine âgé de vingt-sept ans, est déjà professeur à cette grande Ecole de Médecine de Paris

où il est destiné à remplir successivement plusieurs chaires, où il professera pendant soixante ans; et presque simultanément, c'est-à-dire dès 1802, il est appelé à suppléer, au Muséum, dans l'histoire naturelle des reptiles et des poissons, M. de Lacépède, qu'il remplacera tout à fait en 1825, et dont, trente ans plus tard, en 1856, il occupera encore la chaire. Pendant ce long cours d'années, il unira la pratique de l'art médical à l'enseignement de la médecine. Il ira, précisément dans l'intérêt de l'art, affronter en Espagne, en 1805, les dangers d'une grave épidémie, de la fièvre jaune. Six ans plus tard, en 1811, il sera appelé à remplir dans les hôpitaux de Paris les fonctions de médecin; il y conservera ces fonctions pendant quarante années, et toutefois, en donnant ainsi une notable part de son temps et de son activité à l'enseignement et à la pratique de la médecine, il en réservera la plus considérable partie à la culture des sciences naturelles, le premier, le plus ancien, le plus constant objet de son affection, auxquelles même il finira par se consacrer presque entier, dont il s'occupera avec un intérêt et une ardeur qui ne connaîtront ni attiédissement ni intermittences, et auxquelles il rendra de tels services par son enseignement oral et par la longue et laborieuse suite de ses travaux écrits: d'abord, et dès 1797, par ses *Mémoires entomologiques;* puis, successivement, par sa publication des *Leçons d'anatomie comparée de Cuvier;* par ses *Elémens des sciences naturelles*, destinés à avoir cinq volumineuses éditions et à servir seuls, pendant de longues années, à l'enseignement des écoles; par ses *Mémoires d'anatomie comparée et de zoologie;* par une suite d'articles d'entomologie, insérés dans le grand dictionnaire des sciences naturelles et qui ne donneraient pas, réunis, moins de cinq volumes; par les dix forts volumes de son *Erpétologie générale*, la plus considérable de ses productions, nonobstant la part qu'y prendront les deux coopérateurs si distingués qu'il trouvera dans son aide naturaliste Bibron et dans son fils Auguste Duméril, et qui sera désignée comme l'ouvrage le plus complet et le plus important que la science possède sur la classe si curieuse d'animaux qu'elle a réunis sous le nom de reptiles; par l'essai qu'il fera dans un volumineux in-4° et sous le titre principal d'*Ichthyologie analytique*, d'une classification naturelle des poissons; par les deux magnifiques in-4° de son *Histoire générale des insectes*, qu'il publiera presque à la veille de mourir, sous le titre d'*Entomologie analytique*, et qui couronneront si heureusement sa vie; il rendra, dis-je, par ce grand ensemble de travaux, dans lequel je suis loin pourtant d'avoir tout mentionné, de tels services à la science, qu'il sera classé de bonne heure parmi les hommes qui l'ont le plus glorieusement servie; que, dès 1816, il sera appelé par ses pairs à l'Institut; que, membre de l'Académie des Sciences, il le deviendra successivement de la plupart des corps savans de l'Europe, et que d'autres distinctions encore viendront successivement le chercher.

Il ne m'appartiendrait à aucun titre d'apprécier la valeur des nombreux et grands ouvrages que je viens de rappeler; mais je puis ne pas ignorer absolument l'opinion qu'en ont les vrais juges, et, d'un autre côté, les relations si parfaitement amicales que j'ai entretenues avec l'auteur pendant plus de quarante-cinq années m'ont fourni de telles occasions de le connaître, qu'il est difficile que je ne me sois pas fait quelque idée juste de la nature de son esprit, à la fois si simple et si ouvert. Il a, on le reconnaît, l'honneur d'avoir pris dans les sciences qu'il a particulièrement aimées et cultivées un grand nombre d'initiatives heureuses. On ne nie pas qu'en anatomie comparée, Cuvier ne lui ait dû une part de ses découvertes, et que ces deux noms ici ne doivent, à divers égards, rester indissolublement unis. On lui attribue, dans l'anatomie philosophique, l'honneur d'avoir entrevu le premier l'analogie de structure qui existe entre les vertèbres et les os du crâne, et d'être ainsi devenu l'un des fondateurs des théories anatomiques qui, en histoire naturelle, ont exercé, depuis quarante ans, une si décisive influence sur la marche des études. On admet qu'en anthropologie il a élargi le cadre dans lequel avaient été resserrées jusqu'à lui les variétés du genre humain. On se plaît surtout à convenir qu'en zoologie il a, à maints égards, rectifié, éclairci, simplifié les classifications et perfectionné les méthodes; que, non content de chercher à introduire dans la science de meilleurs procédés d'exposition, il l'a rendue plus exacte par cela seul qu'il l'a rendue plus complète; qu'à l'étude des organes il a mieux joint celle des fonctions, et, par exemple, qu'il a fait entrer davantage, et avec un grand succès, dans le cadre de ses recherches, l'étude, aujourd'hui si négligée, des mœurs des animaux. On n'a pas cru faire de ses travaux une appréciation trop avantageuse en disant qu'il réunissait, à un degré remarquable, dans ses expositions les deux genres de mérite qui sont propres à l'école de Linné et à celle de Cuvier, à savoir, dans ses classifications, la précision et la netteté des méthodes linnéennes, et, dans l'exposé de l'organisation des animaux, l'expression élevée de l'ensemble de nos connaissances, que poursuivent surtout les disciples de Cuvier. Toutefois il est peut-être difficile de ne pas reconnaître que la disposition d'esprit de ce naturaliste éminent n'était pas de chercher à généraliser beaucoup, d'arriver dans ses conclusions à de grandes vues d'ensemble, de prétendre exposer les lois qui gouvernent tout un ordre de phénomènes et qui expliquent, bien ou mal, un long enchaînement de faits et d'idées. On serait, quand on l'a bien connu, plutôt porté à croire qu'il recherchait peu la gloire périlleuse des généralisations, et qu'il ambitionnait de préférence celle de devenir de plus en plus un explorateur exact des faits non connus ou non suffisamment connus, et un ordonnateur ingénieux des connaissances acquises. A cette double passion qu'il avait de l'exactitude dans les recherches et d'une clarté parfaite dans l'exposition, il faut joindre pour-

tant celle qu'il éprouvait aussi de savoir le bien qu'il y avait à attendre ou le parti qu'on avait déjà réussi à tirer des découvertes faites. Il y a à dire encore que ce double besoin s'étendait chez lui à toutes les branches des sciences naturelles, et qu'il s'appliquait à se tenir dans toutes au courant des vérités trouvées, d'une certaine importance, et des applications heureuses qu'on en avait faites ou qu'on avait l'espoir d'en faire. Il ne fallait pas le fréquenter longtemps pour s'apercevoir que c'étaient là les objets de sa préoccupation constante et de l'activité passionnée de son esprit. Il n'arrivait guère qu'on abordât, en sa présence, un sujet quelconque de l'ordre naturel susceptible de donner lieu à des remarques scientifiques, sans qu'il entrât aussitôt dans des explications familières qui captivaient, en l'intéressant, l'attention de ses interlocuteurs, dans lesquelles se montraient avec éclat les qualités particulières à son intelligence, la vivacité, l'activité, une curiosité ardente, perfectionnée par les travaux d'une longue vie consacrée tout entière à l'observation, et qui avaient toujours pour objet de révéler quelque chose des lois naturelles qui gouvernent les faits de ce monde et de l'heureux emploi que le monde en a fait.

Mais ce que je viens de dire de la nature d'esprit de M. Duméril, du caractère de ses nombreux et grands ouvrages et de l'attrait particulier de sa conversation n'était peut-être pas ce qu'il y avait en lui de plus particulièrement attachant, et ne suffirait pas pour rendre raison de l'immense concours d'amis qui se pressaient à ses funérailles et de l'émotion visible que leur attitude exprimait. Ce qui avait réuni tant d'hommes d'élite autour de la fosse qui allait se fermer sur lui, ce n'était pas tant encore le sentiment des services qu'il avait rendus à la science par la puissance de ses facultés intellectuelles que l'impression qu'il avait laissée dans les cœurs par le charme de ses qualités affectives. Cette nature, si vivement intelligente, était en effet profondément sympathique, et l'on n'était pas moins frappé de la permanente activité de ses affections que de celle de ses idées. Dans le cours des relations amicales que j'ai entretenues avec lui durant tant d'années, je ne me souviens de l'avoir surpris jamais ni dans des dispositions de cœur hostiles, ni dans un état de froideur indifférente, et son âme était toujours activement possédée par quelque sentiment bienveillant. Des nombreux amis qui, le jour de ses funérailles, n'ont pu résister au désir de payer à sa mémoire un juste tribut, il n'en est pas un qui n'ait eu quelque chose de particulièrement senti à dire sur ce côté si heureux de sa nature. « Dévoué à l'amitié, ob-
» servait l'un de ces éminens panégyristes, dé-
» voué à l'amitié, affectueux avec ses collègues,
» paternel envers ses élèves, bienveillant pour
» tous, il se plaisait à louer même ses émules
» et à encourager encore quand il n'avait pas
» à louer. On aimait en lui surtout cette bonté
» vraie, toujours prête à passer de la parole à
» l'acte. Beaucoup ont eu à se louer de lui,
» personne n'a jamais eu à s'en plaindre. » Il serait, si je ne me trompe, difficile de dire mieux, et je n'éprouve le besoin de rien ajouter à ce témoignage, si complet dans sa concision. Il ne s'agit là pourtant que du côté affectueux de la nature morale de M. Duméril, et par combien de côtés encore ne se distinguait-elle pas! Quel détachement, dans tout le cours de sa longue carrière, des intérêts d'un ordre peu élevé! Qui ne sait avec quel désintéressement il a toujours pratiqué la médecine, surtout à l'égard des personnes peu aisées qui réclamaient ses soins! Qui ne sait aussi avec quelle abnégation des idées de fortune il a sacrifié, à une certaine époque, une magnifique clientèle au désir de se consacrer à la science avec un dévouement plus entier! Et puis quelle indépendance dans le caractère! Quelle honorable fermeté! Avec quelle ardeur il prenait la défense du bon droit, et s'appliquait à prévenir ou à réparer une injustice, surtout quand elle menaçait ou qu'elle avait atteint le mérite modeste et mal défendu! Quelle simplicité enfin dans le courage si ingénument stoïque avec lequel il s'évertuait toujours à faire prévaloir ce qui lui semblait juste! et comme toute cette passion d'honnêteté s'harmonisait heureusement d'ailleurs avec le fonds des sentimens affectueux dont se composait si essentiellement sa nature!

J'ai dit quelle avait été la persistance de sa passion pour le travail : celle de ses inclinations affectueuses n'a pas été moindre. Une chose même a été bien digne de remarque dans sa vie, c'est la recrudescence d'activité laborieuse et de disposition aux affections bienveillantes qui l'a saisi dans ses toutes dernières années et possédé jusqu'à sa dernière heure. Si jamais son esprit ne s'était porté au travail avec plus d'ardeur, son âme non plus ne s'était jamais montrée plus sympathique et plus expansive.

En 1857, descendu de sa chaire au Muséum d'histoire naturelle, après plus de soixante ans de professorat et d'autres travaux non interrompus, quand depuis deux ans à peine il avait terminé les dix gros volumes de son *Erpétologie générale;* quand, dans l'in-4° volumineux de son *Ichthyologie analytique*, il venait de résumer, d'après les procédés de classification qui lui étaient propres, ses travaux sur les poissons, il semble qu'il aurait pu trouver suffisante la tâche qu'il avait remplie et se donner enfin quelque relâche..... C'est précisément alors que, rentré dans son cabinet et disposant mieux de son temps, il s'engage dans une entreprise nouvelle des plus considérables, et, s'entourant des travaux de toute sa vie sur les insectes, il se met à résumer en la complétant, d'après sa méthode, dans les deux grands in-4° de son *Entomologie analytique*, l'histoire générale de ces petits êtres dont il s'était occupé depuis son enfance avec un si puissant et si constant attrait..... Il lui restait, pour achever de réaliser la pensée qu'il avait eue de concentrer, avant de mourir, dans autant de résumés généraux les quatre ou cinq ordres de travaux qui avaient rempli sa vie, à faire pour ses études anatomi-

ques et physiologiques ce qu'il avait fait pour les trois grandes branches de la zoologie qui avaient absorbé des parts si considérables de son activité. Mais la dépense de force nerveuse qu'il venait de faire, à un âge si avancé, pour la composition de son dernier ouvrage l'avait, sans qu'il y prît garde, assez épuisé pour qu'il se soit trouvé, quand ce travail a été fini, hors d'état de réagir contre une affection morbide, assez peu grave pourtant, qui est venue le surprendre et que bientôt il a senti tomber ses forces musculaires, jusqu'alors si animées et si agissantes, sans qu'il lui ait été possible de réussir à les relever. Cependant, dans ce déclin même qui venait de se déclarer, et dont les progrès étaient si rapides, son énergie mentale ne l'abandonnait pas ; l'activité de son esprit paraissait rester la même ; il continuait, malgré l'état d'amaigrissement où il tombait de plus en plus et le visible décroissement de ses forces physiques, à fréquenter la Faculté et l'Académie de Médecine, à assister à l'Institut aux séances de son Académie ; il y participait encore avec fermeté, bien peu de temps avant sa mort, à des débats où il croyait intéressées la science et sa considération comme savant ; il assistait en médecin, plus, semblait-il, qu'en partie intéressée, aux délibérations que prenaient à son sujet des médecins ses amis et ses collègues ; il causait toujours avec la même vivacité d'intérêt des choses qui l'avaient de tout temps intéressé ; cet intérêt même, dans les tout derniers temps, était trop animé pour ce qui lui restait de forces, et, pendant que sa voix allait s'éteignant peu à peu, que l'haleine manquait à sa parole et qu'il ne pouvait plus parler qu'en haletant, l'activité de son esprit demeurait entière ; on eût dit même qu'elle s'avivait, loin de s'altérer et de dépérir, et il en a été ainsi jusqu'au dernier souffle du malade.

Autant j'en dois dire de ses affections. On avait pu s'apercevoir depuis plusieurs mois du surcroît de bienveillance qui se manifestait dans ses anciennes dispositions de cœur, déjà pourtant si amicales. Il était plus fréquemment pressé que jamais du besoin de voir ses amis. Il trouvait, au milieu du rude travail qu'il venait d'imposer à son extrême vieillesse, le temps de se rapprocher d'eux plus peut-être qu'il ne l'avait encore fait, de leur donner des marques d'affection plus vives, plus réitérées, et il n'était retenu, pour aller les chercher, ni par les occupations ni par l'âge. Bientôt même, quand son œuvre a été finie, et lorsque, par une cause de l'apparence la plus légère, voyant sa santé s'altérer tout à coup et ses forces subir un déclin rapide, il a pu penser que sa fin approchait, il s'est laissé aller, comme d'instinct, à donner à ses démonstrations une teinte plus vive de tendresse. Comme s'il avait hâte de songer à des préparatifs de départ, il a semblé préoccupé du besoin de se mettre en règle avec tout le monde, avec ses amis notamment, plus particulièrement encore envers ses proches, et à mieux assurer sa place dans la mémoire de tous ceux qu'il chérissait. Il a voulu laisser de son souvenir à beaucoup quelque gracieux témoignage. Il a envoyé à nombre d'amis des exemplaires, honorablement vêtus et accompagnés de dédicaces affectueuses, de sa dernière et capitale composition. Mais c'est aux siens surtout qu'il s'est plu à montrer ce qu'il y avait pour eux, dans son cœur, d'affection tendre. Quand il ne leur a plus été possible de se faire illusion sur l'imminence du danger qui menaçait sa vie, il ne s'est montré occupé que du soin de les consoler, leur disant sans cesse combien il était en réalité peu à plaindre, combien même il avait sujet de s'estimer heureux de voir se terminer, sans plus de souffrance qu'il n'en éprouvait, une vie si longue, qui avait été si constamment heureuse et dont on s'appliquait à lui adoucir la fin avec des soins si délicats. Il ne tarissait pas sur ce long bonheur de sa vie et sur les consolations qui en entouraient le terme. Aussi se résignait-il tranquillement à la voir finir, et assistait-il à ce travail sans aucun trouble, s'isolant sans effort de ce qui mourait en lui, des organes plus ou moins détruits sur lesquels sa volonté n'avait plus d'empire, et se réfugiant dans sa pensée, toujours survivante, plein de confiance, ainsi qu'on l'a dit, dans ce qui allait advenir. Il est vrai qu'il avait fait de sa vie un usage qui était bien propre à le tranquilliser sur les suites, et à tenir sa pensée, encore active, dans un profond état de sécurité.

Mais à côté de cette sérénité d'esprit qu'il devait au sentiment d'une vie honorablement passée, et qui lui permettait de s'observer, de suivre sa pensée jusqu'au bout, au milieu de l'épuisement progressif de ses forces matérielles, et d'assister en quelque sorte à la survivance de sa personnalité, une chose surtout consolait et charmait sa dernière heure : c'était le bonheur qu'il avait de voir au moins sa vie terrestre se poursuivre dans les siens, dans des fils dignes de lui, dans le fils en particulier qui lui succédait dans les sciences, qui le continuait avec une si incontestable distinction, qui promettait de répandre sur sa vie, déjà illustrée, un surcroît de considération et de lustre, et enfin dans toute une famille héritière de sa bonté de cœur, de sa simplicité de mœurs, de tous les sentimens qui avaient le plus honoré sa vie et contribué à la rendre heureuse et féconde. C'était là sa dernière pensée, et il est mort avec cette heureuse certitude que non seulement il ne mourait pas tout entier, mais qu'il laissait, dans ce monde même, les traces de sa vie les plus propres à la rendre indéfiniment durable.

[Extrait du *Journal des Débats* du 17 octobre 1860.]

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.